

Laval théologique et philosophique



A. G. HAMMAN, *Jacques-Paul Migne. Le retour aux Pères de l'Église*. Coll. « Le point théologique n° 16 », Paris, Éditions Beauchesne, 1975, (13.5 X 21 cm), 184 pages

R.-Michel Roberge

Volume 32, numéro 3, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020554ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020554ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1976). Compte rendu de [A. G. HAMMAN, *Jacques-Paul Migne. Le retour aux Pères de l'Église*. Coll. « Le point théologique n° 16 », Paris, Éditions Beauchesne, 1975, (13.5 X 21 cm), 184 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(3), 321–322. <https://doi.org/10.7202/1020554ar>

jamais univoque. Chacun y a puisé à sa manière, parfois même à son insu, au hasard des lectures, à travers les aléas d'une tradition manuscrite complexe, à la faveur d'emprunts, de plagiat ou même de « baptêmes » (cf. le *Seneca noster* de Jérôme, les lettres mises sous les noms de Sénèque et de Paul et cette légende qui, en 1708, justifiera la dissertation de M. Rossal: *Disquisitio de Epicteto qua probatur eum non fuisse christi-anum*).

Cet essai d'histoire et de synthèse du stoïcisme constitue une excellente introduction à ce mouvement philosophique dont l'influence, plus discrète que celle du platonisme et de l'aristotélisme, n'en fut pas moins profonde et réelle. Par exemple, on a souligné depuis longtemps déjà l'apport du stoïcisme à la constitution du vocabulaire de la morale chrétienne. Cependant, ce n'est pas le seul domaine où l'on retrouve les *vestigia* de la Stoa: comme le note l'A., en achevant son enquête, « on constate chaque jour davantage la place du stoïcisme dans le monde chrétien des premiers siècles et l'on n'en a guère encore tenu compte dans l'interprétation des disputes christologiques et trinitaires » (p. 386).

Par l'indication précise des sources que l'A. y présente et par la bibliographie qu'il offre, cet ouvrage sera très utile à ceux qui, sans être historiens de la philosophie, rencontrent le stoïcisme au fil de leurs recherches.

Paul-Hubert POIRIER

A. G. HAMMAN, Jacques-Paul Migne. *Le retour aux Pères de l'Église*. Coll. « Le point théologique n° 16 », Paris, Éditions Beauchesne, 1975, (13,5 x 21 cm), 184 pages.

S'il revenait à quelqu'un de nous donner, en cette année du centenaire de la mort de Migne, une biographie plus élaborée du célèbre éditeur des *Patrologies* latines et grecques, c'est bien à celui qui, il y a déjà quelques années, se donnait pour tâche de poursuivre son œuvre. Le Père Hamman entend cependant se limiter « à situer l'homme dans le renouveau théologique de son siècle et à analyser l'élaboration de sa double *Patrologie* » (p. 5).

Une longue introduction nous rappelle comment les écrits des Pères nous sont parvenus: du manuscrit jusqu'aux grandes éditions des derniers siècles, en passant par le travail du copiste, les collections primitives de l'époque patristique, les premières bibliothèques théologiques et beaucoup plus tard les éditions des débuts du temps de l'imprimerie. On est déjà dès lors bien situé dans le propos du patrologue.

Le siècle de Migne est celui de la Restauration. L'Église de France est placée dans le plus grand inconfort. D'un côté, elle se voit favorisée par les forces anti-révolutionnaires; d'un autre côté toutefois, elle provoque l'opposition de la bourgeoisie bénéficiaire de la Révolution. Le clergé est décimé, les abbayes fermées, les ordres religieux disparus. Divisée à l'intérieur d'elle-même entre gallicans et ultra-montains, elle « hésite entre le retour au passé et l'adaptation au présent » (p. 40). La formation théologique du clergé laisse à désirer, quand elle existe. À un certain moment, il ne restera plus que la faculté de théologie de Paris. On ignore la théologie allemande. Seules quelques initiatives isolées, dont celles de Lamennais, Bautain et Guéranger, gardent l'espoir d'un renouveau. Dans ce contexte, le génie de Migne a été de comprendre que « toute renaissance intellectuelle devait commencer par les livres » (p. 50).

L'homme est solide et obstiné comme le pays de montagne qui l'a vu naître en 1800. Au séminaire, on le regarde comme un étudiant particulièrement doué; deux ans après son ordination, on le retrouve curé à Puiseaux, gros chef-lieu de canton. Divers accrochages de nature politique le font bientôt dévier du côté du journalisme, ce qui l'amène à Paris où il fonde le journal *l'Univers religieux*. C'est le chemin qui va l'amener à l'édition de sa célèbre *Bibliothèque universelle du clergé et laïques instruits* qui comprendra plus de 800 volumes de la dimension qu'on leur connaît. Il aura rapidement sa propre maison d'imprimerie aux portes de Paris; trois cents personnes y travailleront. Ce qui deviendra « le plus bel établissement d'imprimerie et de librairie qui existe » (p. 63), aura bientôt fait de provoquer la jalousie. La pression forcera son évêque à le suspendre, cependant que la majorité des évêques continueront à souscrire à son entreprise. Simultanément, il se fera constructeur d'autels, fabricant de statues religieuses, de chemins de croix et même d'orgues. Dans tout cela, il reste foncièrement animé par une charité pastorale authentique. Seul un incendie, s'alliant à des forces déclinantes, pourra l'arrêter; il n'en était qu'au milieu de son projet; et son chiffre d'affaires représentait déjà une somme colossale.

Cet homme, fort comme le roc au moral comme au physique, menait une vie d'ascète et travaillait seize heures par jour. C'est un brasseur d'affaires astucieux. Conscient du service qu'il rendait à l'Église, il aimait à dire qu'il convoitait le titre du prêtre le plus utile à l'Église. Sa ténacité corrigeait chez lui un certain manque de mesure.

L'ensemble en fera le plus grand éditeur de son siècle.

La plus célèbre de ses publications, même si elle restera inachevée, est sa double *Patrologie*, faite de reproductions intégrales ou revues des grandes éditions des écrivains chrétiens de l'antiquité et des meilleures études littéraires, historiques et théologiques sur leurs écrits.

Après ce portrait biographique, le chapitre IV dresse un tableau historique fort impressionnant des textes patristiques et études utilisées par Migne. Le chapitre suivant nous fait assister de plus près à la genèse des deux *Patrologies*. L'auteur insiste sur le rôle de maître d'œuvre joué par Dom Pitra et de conseiller de premier ordre par J.-B. Malou. Les collaborateurs ont été nombreux et relativement bien rémunérés. L'éditeur ne ménage rien : il se fait graver ses propres caractères d'imprimerie ; il fait même venir de l'étranger les meilleurs typographes et correcteurs. Les seules *Tables* ou *Indices* de la *Patrologie latine* auraient employé cinquante hommes pendant dix ans.

L'intention de Migne n'était pas tant de faire œuvre scientifique que de mettre à la disposition du plus grand nombre le patrimoine de la Tradition. Du même coup cependant, il a beaucoup contribué à la relance en France de la théologie historique. Il voulait, comme il l'avouait, « donner le branle aux publications monumentales » plutôt que rivaliser sur la dernière édition critique. Ce dernier souci serait plutôt celui du *Corpus de Vienne* qui, commencé au moment où Migne achevait (1866), n'est encore aujourd'hui qu'au milieu du chemin. Le même souci de précision sera plus tard celui du *Corpus de Berlin* (1897), de la *Patrologie orientale* de Graffin et Nau, et enfin du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum orientali-um*.

Tel est le portrait du Jacques-Paul Migne que le Père Hamman a voulu nous présenter. Merci à la collection « Le Point théologique » d'avoir permis la publication d'une étude qui s'imposait depuis longtemps et plus particulièrement en cette année de célébrations. L'auteur a le don de raconter. On dirait, surtout à certaines pages, que l'auteur se retrouve un peu lui-même dans le personnage.

R.-Michel ROBERGE

Francis J. KOVACH, *Philosophy of Beauty*, Norman, University of Oklahoma Press, 1974, 350 pages.

La définition et la division de l'esthétique ; la preuve de l'existence objective de la beauté, sa

définition et les conséquences de son essence : tels sont les principaux sujets abordés par M. Kovach dans l'imposant ouvrage qu'il a consacré à la *Philosophie de la beauté*.

L'esthétique, que l'on rebaptiserait la *callologie* si le vocable choisi par Baumgarten n'était devenu indéracinable, est le champ générique de plusieurs sciences spécifiques qui se préoccupent toutes, en quelque manière, de choses belles. Ces sciences spécifiques se répartissent en trois groupes : esthétique spéculative, esthétique pratique et sciences auxiliaires ; chacun de ces groupes comporte des subdivisions, dont la plus importante est celle de l'esthétique spéculative en esthétique philosophique, esthétique scientifique et esthétique théologique ; l'esthétique philosophique s'articule à son tour en deux grands secteurs, à savoir l'esthétique métaphysique ou philosophie de la beauté d'une part, la philosophie de l'art d'autre part, et c'est précisément à cette philosophie de la beauté qu'est consacré le reste du volume.

La beauté existe-t-elle réellement ? Selon M. Kovach, toutes les théories qui se sont préoccupées de l'existence de la beauté se rassemblent en deux groupes : l'objectivisme esthétique, qui proclame qu'au moins quelque beauté existe hors de l'esprit et indépendamment de lui dans les choses, et le subjectivisme esthétique, qui soutient que la beauté n'existe que dans l'esprit. M. Kovach est un adepte de la position objectiviste, dont il démontre le bien-fondé à la fois par une argumentation interne et par la critique détaillée de la position adverse. Si la beauté existe, comment peut-on la définir ? Certains théoriciens, sceptiques, ont décrété cette tâche impossible ; mais d'autres théoriciens, non sceptiques, ont proposé une extraordinaire variété de définitions dont les unes sont subjectives ou idéalistes tandis que les autres sont réalistes. M. Kovach est partisan d'une définition réaliste de la beauté. À l'aide d'une méthode combinant induction et déduction, il établit que « beauty in general is integral unity with or without proportion of parts » (p. 185). Cette définition lui permet de proposer le schéma d'une décision objective de la beauté, de démontrer la transcendance de la beauté, d'expliquer en quoi consiste la laideur et finalement de décrire l'expérience esthétique.

Que cette doctrine concernant la beauté ne soit pas des plus originales, l'auteur le concède dès la préface : « my main purpose has been not novelty or originality of thought but the truth about beauty » (p. VII). Que cette vérité appartienne à une tradition philosophique bien définie, l'auteur en est également persuadé : « This book grew out